

Clinique du travail humanitaire : Musu : De la fuite au voyage

Caroline Ghizzi-Carimantran

Février 2005

Musu avait 41 ans lors de notre première rencontre, elle était Libérienne, réfugiée en Sierra Leone. Elle ne vivait pas dans un camp de réfugiés mais en ville. L'UNHCR m'avait référé sa situation et lui donnait les moyens financiers de venir en consultations.

Lors de notre premier entretien, je fus surprise par la présentation de Musu : elle ressemblait à une femme occidentale moderne, portant des jeans et une casquette sous laquelle elle dissimulait ses cheveux. Aucun attribut féminin n'était visible, aucune appartenance culturelle n'était repérable à son allure. Elle me paraissait refuser ses origines.

Elle m'expliqua d'abord qu'elle vivait avec son fils de 15 ans et sa nièce de 17 ans. Elle avait une autre fille Lucinda de 18 ans dont elle était sans nouvelles. Son mari avait été tué pendant la guerre, il était alors à Monrovia avec Lucinda, les soldats l'avait capturé et tué. Personne ne savait ce qui était arrivé à Lucinda après cela. Musu avait eu un second fils décédé à l'âge de 2 mois de maladie durant la guerre.

Durant cette première séance, Musu pleura beaucoup, elle traversa des moments de confusion, il lui était alors difficile de replacer dans le temps les différents événements de son histoire. Cet aspect de son fonctionnement psychique, la perte de repère dans le temps, était une part importante de sa problématique, à laquelle s'ajoutait la dépression. Cela donnait l'impression que son histoire n'avait pas pu s'inscrire en elle, Musu n'avait pas pu la faire sienne ; ainsi les différents éléments étaient comme détachés et pouvaient changer de place entre eux.

Voici ce que nous pûmes reconstruire ensemble concernant le parcours qui l'avait menée du Liberia en Sierra Leone :

Musu était réfugiée en Sierra Leone depuis 1990 ; elle avait fui le Libéria de cette façon : après avoir été capturée par les rebelles pendant 15 jours, elle s'était évadée, elle était rentrée chez elle. Elle avait alors compris que tout le monde était parti et que son mari avait été tué. Elle décida donc, avec son fils, de traverser la frontière pour la Sierra Leone. Lorsqu'en 1997, elle était hospitalisée à Freetown – capitale de la Sierra Leone – il y eut une attaque sur l'hôpital. Tout le monde fut l'endroit, même les personnes du HCR sensées la protéger, et elle se retrouva seule. Un profond sentiment d'abandon marqua cet événement pour elle, abandon qu'elle paraissait encore ressentir au moment où elle me relatait cet instant de son histoire. Se débrouillant seule, elle s'échappa de l'hôpital et trouva refuge dans un hôtel. L'assaut continua durant deux jours, à l'issue desquels un soldat l'aida à s'enfuir de nouveau en lui faisant escalader un mur. Il était supposé aider aussi son fils, alors âgé de 8 ans, à passer le mur lui aussi, mais il n'y parvint pas. C'est ainsi que la famille fut

séparée. Musu décrit qu'elle entendait les pleurs de son enfant de l'autre côté du mur, mais sans pouvoir le secourir, se sentant complètement impuissante. Elle ne retrouva son fils que des années plus tard, il s'était réfugié chez une personne de sa famille.

Musu, après cette séparation, continua à fuir jusqu'à la plage, espérant prendre un bus pour s'éloigner de la capitale. C'est à ce moment qu'elle fut capturée par les rebelles de Sierra Leone. Elle fut violée par deux fois et victime de maltraitances. Ne pouvant supporter physiquement et psychologiquement cette violence ; elle tomba dans le coma.

A partir de ce moment de son histoire, Musu ne pouvait plus se souvenir précisément de ce qui lui était arrivé. Elle avait seulement des flash-back qu'elle ne pouvait replacer dans l'ordre chronologique. Cette période d'amnésie partielle aurait duré approximativement deux ans. Elle se souvenait seulement qu'elle avait passé environ un mois à vivre en forêt et ensuite dans un village. Peu de temps avant notre rencontre, elle avait fait la connaissance d'une femme qui l'avait reconnue et qui avait pu lui donner quelques éléments de son histoire. Cette femme lui avait révélé que sa mère l'avait recueillie mais que Musu était folle (« hors d'elle-même ») ; alors elle avait décidé de l'enchaîner à la jambe pour l'empêcher de courir ou d'alerter les rebelles. Musu avait toujours des cicatrices de cette chaîne sur l'une de ses jambes. Elle dit se souvenir avoir été incapable d'entendre et de voir pendant deux mois. C'est seulement au bout de deux années, que la famille l'emmena à l'hôpital, c'est à partir de ce moment que Musu recommençait à se souvenir de son histoire. Elle était alors à l'hôpital, saignant au niveau de ses organes génitaux, incontinente. Elle avait été soignée par un psychiatre qui lui avait prescrit des anti-dépresseurs. Les saignements continuaient encore de temps en temps, mais elle n'était plus incontinente depuis un an lors de notre premier entretien.

Musu présentait de nombreux symptômes post-traumatiques à notre rencontre, en plus de sa dépression massive : douleurs somatiques (surtout des maux de tête et de ventre), flash-back, perte de sommeil et d'appétit, hypertension artérielle, agressivité envers ses proches, comportement d'isolement.

Sa demande était une demande de secours, elle voulait retrouver cette partie de sa vie qu'elle avait oubliée et surtout continuer à vivre.

Face à la gravité de sa situation, et le peu de temps que j'avais devant moi (je devais rentrer en France deux mois et demi plus tard), je lui proposais de la recevoir 3 fois par semaine, ce qu'elle accepta, venant régulièrement à ses rendez-vous alors même qu'elle avait une longue route à faire.

Le travail thérapeutique avec Musu :

L'activité clinique dans les premiers temps se situait du côté du maternage et du holding, elle me demandait de prendre soin d'elle. Ses plaintes portaient sur des douleurs

somatiques en particulier des maux de tête. Elle pleurait disant qu'elle avait « trop mal à la tête » [pour dire], elle ne pouvait faire aucun lien entre sa douleur et une pensée ou un souvenir. Il me semblait qu'il fallait d'abord entendre la souffrance de son corps avant de pouvoir entendre une autre souffrance, psychique celle-là. Son corps représentait le seul témoin des violences subies, il était porteur, à travers les cicatrices, des souvenirs des agressions qu'elle-même ne pouvait pas se rappeler. Les sensations corporelles étaient venues figer ce qu'elle ne pouvait se représenter. Le corps venant faire relais à l'échec du langage, de la mise en sens par les mots.

Il s'agissait donc, pour moi, de laisser ce corps exprimer sa souffrance en essayant, dans un second temps seulement, de la symboliser à travers la parole. Pendant cette période, elle me demanda si elle pouvait s'allonger pour soulager son mal de tête, elle souhaitait que je reste pendant ce temps près d'elle. Nous jouâmes ainsi une scène particulièrement difficile pour elle : celle où elle s'était retrouvée seule et malade à l'hôpital. Je restais alors près d'elle, je la veillais, comme une mère veillerait un enfant malade.

En verbalisant ce qui, de mon point de vue, se jouait dans ces circonstances, je la soutins dans son travail d'appropriation de cet instant traumatique. Il me semble, après coup, qu'à ce moment là, le fait de dire ce qui me venait à l'esprit sur ce qui se passait était également important pour moi, le langage m'a protégée de l'invasion par les affects douloureux de Musu. C'est un aspect que je retrouvai tout au long du travail thérapeutique avec elle.

Au cours des séances suivantes, des souvenirs lui revinrent à l'esprit. A chaque fois ils étaient associés à un profond sentiment de détresse et d'impuissance face aux violences subies et à celle dont elle avait été le témoin. Les souffrances physiques, bien que toujours présentes, ne l'empêchaient plus de s'exprimer. Des épisodes de tortures la concernant lui revinrent à l'esprit, elle les évoquait parfois difficilement du fait de son sentiment de honte, et craignant aussi que je ne la croies pas.

C'est un risque pour le thérapeute lorsqu'il écoute les paroles d'une personne qui a subi un traitement « inhumain » d'avoir la tentation de mettre sa parole en doute pour s'en protéger. Ce qui est dit vient alors tellement heurter notre représentation de ce qu'un homme peut faire subir à un autre homme que l'on préfère rejeter cette pensée ; ceci rend alors l'écoute impossible.

Une scène traumatique était particulièrement vivace dans l'esprit de Musu : lorsqu'elle était avec les rebelles, une vieille femme l'excisa, c'est à dire lui trancha le clitoris avec un couteau, alors que d'autres femmes la tenaient pour l'empêcher de bouger. Elle se souvenait avoir vu certaines femmes rire durant la mutilation. Après l'acte, les femmes lui demandèrent de garder secret ce qui venait de se passer car il s'agissait d'une initiation comme dans les sociétés secrètes de femmes. Musu refusa car cela signifiait accepter d'être l'une d'elles ; de plus, cette mutilation ne faisait pas partie des traditions de sa famille. Je pense que c'est suite à ce moment qu'elle a perdu la mémoire et qu'elle est devenue « comme folle ». La peur de mourir, la douleur, l'incompréhension face à cet acte qu'elle ne reconnaissait pas comme faisant partie de sa culture familiale, le décalage entre sa

souffrance et le rire de certaines femmes, le fait que ses agresseurs étaient des femmes alors qu'elle aurait pu s'attendre à être protégée par elles, et surtout l'attaque de sa féminité et donc par cette voie de son identité, tous ces éléments semblaient avoir créé une rupture dans son fonctionnement psychique, dans la continuité de sa pensée.

Elle évoqua à plusieurs reprises cette scène durant les séances suivantes après avoir dépassé partiellement le sentiment de honte qui l'empêchait d'en parler. Petit à petit ses questions se déplacèrent de « qu'est-ce que l'on m'a fait ? », « pourquoi ? », à « qui suis-je aujourd'hui ? », « suis-je encore une femme ? ». Et surtout, s'adressant à moi elle me demanda : « et vous, en tant que femme, me regardez-vous comme l'une des vôtres, comme un femme, après ce que l'on m'a fait ? ». Elle avait alors besoin de se reconnaître femme dans le regard, en miroir, d'une autre femme, un travail de réconciliation avec sa féminité. En tentant de redonner sens à cet événement de son histoire, elle retissait petit à petit des liens entre la femme qu'elle était avant l'agression et celle, mutilée, qu'elle était devenue. Puis elle s'interrogea sur sa façon d'être mère, évoquant son fils avec qui les relations s'apaisaient peu à peu.

Je la vis physiquement changer, elle se mit à porter des robes faites de tissus locaux, elle tressa ses cheveux et prit une apparence très différente de celle qu'elle m'avait montrée la première fois. Elle ressemblait à une femme d'Afrique de l'Ouest, elle renouait avec sa culture.

Elle recommença à rêver et à se souvenir de ses rêves, signe d'une reprise de son activité psychique qui n'était plus empêchée par l'évènement traumatique. Deux rêves me paraissent particulièrement importants à noter car ils sont révélateurs de l'évolution de l'état psychique de Musu.

Dans le premier Musu était poursuivie par sa belle-sœur, celle-ci voulait lui faire du mal et essayait de lui voler son bébé. On peut entendre dans ce rêve une mise en scène de son désir, chargé de culpabilité, de voler l'enfant de sa sœur (elle élevait alors sa nièce dans la réalité) pour remplacer l'enfant mort qu'elle avait perdu. Lorsqu'elle me relata ce rêve, elle s'interrogea sur les raisons de sa vision de sa belle-sœur comme une femme mauvaise. Je lui demandai ce qu'elle en pensait, elle me dit en avoir parlé avec son fils qui lui avait dit qu'il s'agissait peut-être d'un djinna, c'est-à-dire d'un esprit. Cet élément était, pour moi, essentiel, car, non seulement Musu renouait avec son fils, mais surtout elle se faisait l'écho d'une compréhension traditionnelle des rêves. Culturellement, les djinnas profitent de la nuit pour visiter les vivants dans leurs rêves et ainsi leur porter des messages ou leur jeter des sorts. Ainsi, Musu se réappropriait un aspect important de sa tradition et prenait de la distance avec une présentation occidentale, donc neutre, d'elle-même.

C'est lors de la dernière séance que Musu me rapporta le second rêve : elle voyait une femme lui courir après avec ses deux enfants, Musu s'échappait et arrivait dans une assemblée de femmes. Elle était au milieu du cercle de femmes qui empêchaient l'autre femme, celle qui la poursuivait de la toucher. Dans ce rêve, l'ambivalence envers les femmes

apparaissait : certaines protégeaient, d'autres blessaient, mais elles n'étaient plus toutes menaçantes comme précédemment. D'autre part, la figuration du transfert pouvait être reconnue dans cette assemblée de femmes : elle était protégée par un cercle de femmes autour d'elle comme elle se sentait protégée par la psychologue dans cette pièce ronde lors des consultations. Ce rêve abordait aussi la question de la séparation et de ce qui allait se passer pour Musu après mon départ. Elle savait qu'une autre psychologue viendrait et qu'elle la rencontrerait. L'interrogation pouvait porter sur la nature de cette autre femme : serait-elle soignante ou blessante ?

Les voyages de Musu

Les voyages de Musu ont été multiples. Il y eut d'abord les fuites qui l'ont menée de ville en ville, du Liberia en Sierra Leone, un parcours comme une errance, à la recherche d'un lieu où être enfin en sécurité, mais sans y parvenir.

Puis ce voyage hors d'elle-même, lorsqu'elle était comme folle, ayant perdu le contact avec sa raison et avec ses sens. Après ces traitements déshumanisants : la mutilation, les viols et les violences, le fait d'être enchaînée comme un animal, elle se trouvait comme hors du sens commun, étrangère à elle-même et à la société, ne pouvant plus se reconnaître comme une personne sexuée, comme une femme libérienne.

C'est ainsi qu'elle arriva en consultation, faisant alors ce voyage trois fois par semaine qui l'amenait de sa ville de résidence au camp de réfugiés de Tobanda où je consultais. Un trajet assez long durant lequel elle amorçait et poursuivait le travail thérapeutique fait en séance. Ce chemin n'était pas une errance mais un véritable voyage avec une destination, un temps et un sens, celui de venir à la rencontre d'une autre femme et, par cette voie, à la rencontre d'elle-même et de son histoire.

C'est enfin le voyage thérapeutique que nous fîmes ensemble, elle n'était plus seule mais avec une personne, comme un compagnon de route dont on sait que l'on va se séparer une fois arrivé à destination. Ainsi, elle retraversa certaines périodes de sa vie, certaines oubliées, d'autres rejetées. Elle parvint finalement à son point de départ retrouvant son identité de femme, sa culture et ses origines.

L'histoire de Musu, telle que nous la connaissons se termina par un dernier voyage puisque le HCR lui proposa de l'installer en Australie, toujours en tant que réfugiée, mais avec un accompagnement social et financier. C'était le souhait de Musu de quitter la Sierra Leone et le Liberia et de commencer une nouvelle vie ailleurs. Cette nouvelle vie ne sera possible pour elle que si elle garde ce lien avec son passé, si elle s'inscrit dans une poursuite de son histoire et non pas dans une rupture. Elle pourra ainsi continuer ce voyage qui la mènera non plus de ville en ville mais, on l'espère, d'année de vie en année de vie.